

# Noiret « Le chant des ruines », fenêtre sur un sombre futur

CRITIQUE

J.-M.W.

Pour l'ouverture de la Biennale, Michèle Noiret présentait sa nouvelle création, *Le chant des ruines*. Un spectacle étonnant où elle réinvente son univers scénographique avec une série d'éléments en carton imaginés avec Wim Vermeulen mais aussi une partie de son vocabulaire chorégraphique, porté par cinq superbes danseurs (Alexandre Bachelard, Harris Gkekakos, Liza Penkova, Sara Tan et Denis Terrasse).

Les costumes stricts des spectacles précédents laissent la place à des tenues décontractées de Silvia Ruth Hasenclever, bien en phase avec une danse qui lorgne du côté de l'improvisation et de la danse contact. Un côté aérien qui vient contrebalancer le propos anxigène de la chorégraphe, inquiète depuis longtemps pour l'avenir de la planète.

Cette fois, elle nous emmène dans un



**Réinventant son univers, Michèle Noiret poursuit cependant son mariage entre danse et cinéma de manière particulièrement pertinente.** © SERGINE LALOUX.

univers dont on veut espérer qu'il n'est pas celui qui nous attend : déplacement des plaques tectoniques, êtres fantomatiques errant parmi les décombres, individus surnageant dans un océan qui

semble tout engloutir, murs dressés entre les humains...

La force du spectacle tient à ses ruptures de rythme qui introduisent dans cette vision sombre des moments de danse aérienne et de petites séquences humoristiques bienvenues, comme les discours robotiques d'une jeune femme nous proposant un guide pour survivre au XXI<sup>e</sup> siècle. Un humour qui fait mouche tout en restant dans l'esprit général d'un spectacle qui appuie là où ça fait mal dans notre folle fuite en avant. À cet égard, les lumières de Gilles Brulard, la musique d'Eric Aldéa, les images filmées en direct par Vincent Pinckaers ou encore les compositions sonores de Todor Todoroff forment avec la chorégraphie un ensemble d'une rare cohérence.

Et le son lancinant de respirations en bout de course mène la performance jusqu'à une image finale de désolation... où quelques chants d'oiseau délivrent malgré tout un petit filet d'espoir.